

GAGNER SA VIE. UN PARCOURS.

Aurélien Ferret

Je vais vous conter mon parcours, celui des petites gens à l'accent traînant qui peuplent le faubourg d'où l'on naît. Cette histoire, mon histoire, pourrait dater de plusieurs siècles tant elle est commune.

Je me nomme Aurélien Ferret, né à la toute fin du vingtième siècle en région parisienne.

Je suis le deuxième enfant d'une fratrie de quatre, dans une famille recomposée de la classe très moyenne, où l'angoisse de la fin de mois présageait toujours un mois suivant encore plus mauvais que le précédent, une infinie dégringolade vers une potentielle faillite en commission de surendettement.

Dans ce contexte incertain, il fallait des repères simples, valorisants et utilitaires, une unité de valeur, une forme de philosophie, un mantra que l'on puisse se répéter inlassablement : « on est pas riches mais on travaille ». Une chose était sûre, le maître mot de mes parents, la philosophie générale de leur éducation, était l'honnêteté, la droiture et surtout le fait de **gagner sa vie**.

Là résultait la fierté de mes parents, qui

tous deux travaillaient assidûment à leur métiers. Mon père était électricien. Ma mère travaillait à la sécu, subissait son travail et détestait ses chefs, mais elle avait conscience de la chance qu'elle avait d'avoir un métier dans la fonction publique qui soit stable et relativement peu pénible. Mon père, Paolo lui aimait et aime toujours son métier dans lequel il est très respecté et reconnu. Il travaille chez le même artisan depuis longtemps déjà. Notons que son patron actuel fût son apprenti avant que celui-ci ne reprenne l'entreprise à son ancien patron. La reconnaissance qu'il reçoit dans son métier est pour lui, émigré portugais et naturalisé français, une source de fierté, car elle lui permet d'avoir le salaire qui va avec. Pour quelqu'un dont la famille avait fui la misère de son pays pour enfin gagner sa vie, un bon salaire était une victoire sur la vie. Néanmoins, les salaires de mes parents divorcés n'atteignaient guère des sommets, et notre vie sans être misérable, restait très modeste. Le seul luxe que mes parents s'offraient c'était ce qui les tuait à petit feu. Encore aujourd'hui. De l'alcool et des cigarettes.

Du coup, aujourd'hui, le principe de **gagner sa vie** est presque inné chez nous.

Nous avons appris à assimiler rapidement la valeur des choses et le coût de la vie comme une donnée naturelle, une façon de se placer sur une hypothétique « chaîne alimentaire », où les plus riches tenaient le haut du panier et les plus pauvres...vivaient en HLM (lorsqu'ils ont cette chance).

Et ce sous les rappels permanents de nos parents comme quoi : « **rien n'est gratuit** » et « **ceci vaut autant d'heures, voire autant de jours de travail.** » L'acquis se faisait à la sueur du front, en rendant service, en capitalisant nos modestes économies engrangées en conservant la monnaie du pain ou des Gauloises Blondes de nos parents, dans le but de nous acheter une Game Boy.

Nous étions tout de même les enfants du marketing, et quand le pain coûtait trois Francs (trois cent selon mon arrière grand mère...) le paquet de clopes en coûtait vingt cinq. Ce qui signifiait que selon les prix affichés, le loisir coûtait beaucoup plus cher que la nourriture ! Le loisir était-il donc le plus important sur l'échelle des

priorités ? Une sorte de Graal en soit ? Là se trouvait mon premier contact avec la versatilité, et la loi du marché.

Gagner sa vie ?

Ce qui peu paraître une saine résolution, travailler pour gagner sa vie, devint dans ma famille rapidement un guerre clanique, opposant les vieux qui nourrissaient les jeunes et les jeunes qui ne faisaient rien de rentable, et qui représentaient une force de travail inutilisée et un complément de revenu potentiel perdu. Ceux qui n'avaient pas pu étudier reprochaient à leur progéniture l'oisiveté d'un cursus long et coûteux ainsi que le fait, paradoxal, que nous n'arriverions pas à atteindre une classe sociale supérieure.

L'obscurantisme du **gagner sa vie** avait fait son œuvre. Ce que mes parents avaient loupés, le fait de faire des études, les avaient persuadés que nous n'en serions pas capable non plus, que de toute manière les enfants d'ouvriers n'étaient pas fait pour les études supérieures (le lycée). Mais ils nourrissaient aussi le désir que nous réussissions dans la vie et que nous puissions appartenir à cette caste supérieure qu'ils jalouaient et haïssaient.

Avec le recul d'aujourd'hui je peux affirmer

sans craintes que mes parents, au lieu de favoriser les desseins auxquels ils nous destinaient, les ont inconsciemment d'une certaine manière faussés.

Ils présentent tous les deux le regret de mes choix de parcours et de mon niveau d'étude.

Mais la rudesse de leur éducation et les préceptes qu'ils m'ont inculqué dans mon début d'existence, m'ont guidé avant tout à prendre mon indépendance le plus rapidement possible pour les soulager de ma charge, et à gagner ma vie pour nourrir mes fantasmes.

De la désillusion de gagner sa vie à l'apprentissage du métier, et de la vie à la très grande dissociation.

Pour **gagner notre vie**, mes frères et moi partîmes en quête d'un travail. Nous fuyions la rigueur de notre vie de famille et la promiscuité de nos HLM respectifs qui se trouvaient dans un climat de guerre civile. Les coups se joignaient désormais à la parole entre mon beau père et moi, et je dû me résoudre à quitter le nid. Pour ce faire à seize ans j'entrepris un CAP de soudeur sur bâche en confection textile à Tourcoing dans le Nord, près de Lille. C'était avec le recul des années, un métier pénible et dangereux, de part le poste à souder à haute fréquence ainsi que les

produits chimiques employés mais j'étais dans un atelier à taille humaine. Je fis de mon patron une sorte de mentor, un pionnier, un exemple à suivre, le portrait d'un homme qui réussit tout ce qu'il entreprend et qui travaille très dur pour y arriver. Mr. Dalo est mort aujourd'hui, mais à quatre vingt ans et sans prendre de retraite. Il me portait de l'estime, comme à chacun des ouvriers dont il était une forme de père. Il s'intéressait à votre vie privée, pour s'assurer que tout allait bien, il s'intéressait à savoir s'il pouvait améliorer vos conditions de travail et votre confort par la même occasion.

Grâce à ce métier, j'ai fait le tour de l'Europe, j'ai appris à lire et à créer des plans, à parler le langage des professionnels. J'ai appris dès lors, à me nourrir seul, à apprivoiser les grandes villes, à dormir dans un lit rien qu'à moi, dans mon appartement, avec mon argent et m'en trouver mieux !

Je découvrais tout d'un œil curieux et vierge, je n'avais pas conscience du danger, de la fatigue, ni même de cette pénibilité qui ruine mes articulations aujourd'hui. Tout était nouveau, à portée de main ou presque. Je vivais chichement pourtant, mais je peux jurer que sur le moment, mon premier chez moi était la meilleure maison du monde...

Entre temps, je découvris la culture : la musique ! L'underground ! l'opéra ! le théâtre ! Tout ce dont je pensais être exclu de part mon origine sociale et dont mes parents nous excluaient par la force des choses (car nous étions trop nombreux pour aller au cinéma par exemple, mais pas pour acheter des clopes) était désormais accessible. Et tout ceci m'ouvrit un nouvel horizon, me fit prendre conscience de mes lacunes culturelles, conscience que l'instruction n'était pas un ennemi de classe, mais au contraire une arme redoutable contre l'obscurantisme dans lequel on noie les petites gens.

Mais l'important était toujours de gagner sa saleté de vie. Ce faisant, ayant obtenu mon CAP truc bidule textile dont je me foutais totalement depuis le départ, je compris avec stupeur que gagner sa vie, non pour vivre mais pour survivre, comme le faisaient mes parents n'était pas épanouissant pour moi. Le confort était une sacrée victoire, certes. Mais le but de ma vie restait flou et mon métier éreintant ne m'intéressait plus guère.

Alors pour la seconde fois, et soutenu par mon employeur monsieur Dalo, je passais un BEP de mécanique de précision et de dessin technique informatique. Un métier génial en soit, où l'on part d'un bloc métallique pour en faire tout ce que

l'on veut, absolument tout ! J'étais doué et la fabrication pour moi reste encore, dix ans plus tard, un loisir, une passion. Ce savoir faire, couplé à mon premier apprentissage me laissait entrevoir des possibilités infinies ! Il suffisait d'obtenir des diplômes. Obtenir des diplômes était grisant pour un jeune homme comme moi, je devenais plus qu'un petit employé, mais un technicien avec un métier, un vrai, une expérience de terrain, un amour des choses bien faites et le respect de mes semblables. **Car au lieu de gagner ma vie, je devenais quelqu'un.** Quelqu'un avec un métier, un savoir faire unique, ou presque, une expérience individuelle monnayable, mais surtout, respectable et recherchée. Un enrichissement personnel. Intérieur et profond.

Quand la crise industrielle à débutée j'ai tourné le dos à mon métier de mécanicien, comprenant très vite que je perdrais ma place. Pour la première fois je touchais terre. Le rêve « américain » était écorné.

Plus tard, j'intégrais les Gobelins en spécialité imprimerie, pour que l'art et la littérature passent entre mes mains, nous qui n'avions pas beaucoup de livres à la maison. J'idéalisais le prestige de cette école, le métier et l'art de l'imprimerie, mais les difficultés économiques dans ce secteur ont eu la peau de ma curiosité et

de ma naïveté. J'avais vingt deux ans et il était temps d'assurer son foyer, son couple et d'arrêter de gagner des cacahuètes... La fin du rêve et de l'illusion.

Pour être autonome je devenais artisan indépendant, un élagueur-paysagiste exerçant avec passion, de manière à façonner mon environnement et pour tenter une nouvelle aventure. Et je le suis toujours. Car le rythme de travail me convient et me permet de faire bien d'autres choses, je suis musicien, producteur d'artistes dans un label associatif dont je suis président, je dessine. Après dix années de carrières dans des métiers difficiles mais enrichissants, j'ai l'âge de mes articulations meurtries et douloureuses. J'accuse le coup de la pénibilité au travail. Ce n'est pas moi qui vous dirai qu'il n'y a pas de revers à la médaille !

Tout au long de ma courte expérience, ce qui m'a fait tenir et évoluer, c'est la résistance aux barrières, limites de toutes sortes, aux croyances multiples et archaïques, aux pressions hiérarchiques inadaptées, injustes ou contraires à mon éthique. Mais plus que tout, c'est ce pouvoir de participer à l'accomplissement d'une œuvre finale, d'atteindre un objectif fixé et de laisser ma signature sur ce que fut mon travail. Un préau en bâche tendue,

des livres imprimés, des arbres plantés, un poème, un morceau de musique ou une toile...

J'aime travailler, c'est le but de mon existence, bien malgré moi. Mais je travaille désormais pour mon compte, de façon respectueuse des valeurs humaines et environnementales, en accord avec moi même. Il se pourrait que j'aie pour la première fois l'impression de gagner ma vie et ceci n'a rien avoir avec l'argent, pas plus qu'avec la finance, dont les incarnations, le Dow Jones, le Nasdaq et le Cac40, restées introuvables dans le tableau périodique des éléments de Mendeleïev, me font penser à une vieille superstition Maya. Une religion sénéscente.